

Prologue

Moi, Françoise Brasseur, épouse Bertrand de Beauvoir, le 9 janvier 1908, à l'âge de 22 ans, assistée par le médecin de famille, je mis au monde dans la chambre conjugale un bébé de 7 livres aux abondants cheveux brun-roux et aux yeux pervenche, le fameux bleu des yeux des Beauvoir. Mon mari Georges a assisté à tout l'accouchement, qui fut rapide.

Reportant l'espoir d'un petit garçon à plus tard, nous étions ravis de la naissance de cette petite fille, bien portante et robuste dès sa naissance, fruit de notre belle entente physique car, bien que notre mariage ait été de convenance, nous fûmes rapidement très amoureux.

Moi, Simone Ernestine Lucie Marie Bertrand de Beauvoir, dite Simone de Beauvoir, suis née à 4 heures du matin, le 9 janvier 1908, dans une chambre aux meubles laqués de blanc, qui donnait sur le boulevard Raspail.

Je fus confiée à Louise, notre bonne qui avait été dépêchée de Meyrignac, la maison des Beauvoir située en Corrèze, au moment du mariage de mes parents. On me mit près d'elle dans sa chambre, dans un berceau laqué ; Louise me baignait, me nourrissait et m'emmenait quotidiennement au parc dans un landau en osier. Ma mère l'aidait aussi parfois à la cuisine, mais sa fonction principale, à mes yeux, était de me prendre sur ses genoux.

Ainsi auraient pu se présenter Françoise de Beauvoir et sa fille, ces deux protagonistes d'une histoire entre une mère et sa fille telle que je l'ai appréhendée à partir de divers documents, témoignages, biographies et bien sûr les écrits de Simone de Beauvoir elle-même, et dont je vais tenter de rendre compte en leur donnant la parole à toutes deux, à tour de rôle, au fil des années.

Cette histoire, exceptionnelle de par la célébrité de ses deux héroïnes, est néanmoins l'histoire banale de bien des mères et des filles, avec tous les aléas inhérents à la relation parent-enfant et plus spécifiquement à la relation mère-fille, qui sera mon angle d'analyse. La réalité qu'il m'importe d'approcher est celle d'une certaine psyché féminine, si singulière soit-elle, grâce à des apports théoriques d'ordre psychanalytique qui permettront de comprendre en quoi Simone de Beauvoir est aussi tout simplement une femme comme les autres, c'est-à-dire en butte aux mêmes enjeux de la construction psychique que chacune d'entre nous, les femmes.

Simone de Beauvoir elle-même s'est frottée de très près à la théorie psychanalytique, ne serait-ce qu'en lui consacrant un important chapitre, le point de vue psychanalytique dès la première partie du *Deuxième sexe* (1949), et en s'y référant abondamment, dans certains chapitres clés, comme on le verra. Elle l'avait enseignée et peut-être a-t-elle repris ses notes. Son idée première est bien sûr existentialiste (l'existence précède l'essence) c'est-à-dire, tout en tenant bien compte de l'idée freudienne de l'importance du sexuel, d'insister sur le fait que « le sexe » c'est « *le corps vécu par le sujet* [...] ». Ce n'est pas la nature qui définit la femme : c'est celle-ci qui se définit en reprenant la nature à son compte dans son affectivité ».

La force de cette relation mère-fille est occultée socialement mais parfois aussi psychiquement par les femmes elles-mêmes, c'est-à-dire refoulée parce que trop dangereuse : trop passionnelle, trop homosexuée, trop fusionnelle, trop dans l'emprise, que ce soit dans l'amour ou dans la haine. Car au bout du bout du compte, l'important est bien d'essayer de comprendre ce qui entrave certaines femmes pour revendiquer l'égalité entre elles et les hommes, sur tous les plans, de la vie publique comme de la vie privée, autant dire de jouer la carte du féminisme. Dans quelle mesure les avatars de la relation à la mère sont-ils un handicap, ou au contraire une force ?

Ce sont ces aléas de l'histoire des femmes, tant sociale que personnelle qui seront abordés à travers l'histoire du rapport à sa mère de Simone de Beauvoir, histoire exemplaire d'une femme qui reste un symbole de libertés multiples pour toutes ces filles que sont d'abord les femmes.

J'ai aussi essayé de comprendre quelle mère avait pu être Françoise de Beauvoir dans la mesure où sa description récurrente à charge dans certaines biographies ou commentaires m'a intriguée, comme si pour devenir féministe il fallait avoir eu une mauvaise mère, sorte d'illustration des contes de fées où la mère ne pourrait exister que sous la figure de la méchante marâtre. C'est donc à ce fil rouge mère-fille que je me suis attachée et suis alors revenue à une relecture plus approfondie des livres de Simone de Beauvoir avec l'envie de mieux comprendre ce qu'avait été cette relation pour elle, et quels enseignements nous pouvions en tirer maintenant.

Mais c'est aussi l'histoire d'une rencontre avec une nouvelle facette de Simone de Beauvoir, la rencontre avec une femme pétrie de contradictions comme chacune (et chacun) de nous certes, mais inattendue pour toute une génération admiratrice de l'image d'une Simone déterminée dans ses engagements. C'est l'image qu'elle tenait tant à montrer avec celle d'une femme forte, droite dans ses bottes, déterminée, animée d'une volonté farouche, image qu'on a souvent d'elle. Danièle Sallenave a d'ailleurs construit sa biographie sur ce thème : *Castor de guerre*, expression qu'avait écrite Simone elle-même au dos d'une photo donnée à Bost, au temps de la guerre. Il en va de même pour une biographie plus récente, celle d'une philosophe anglaise, Kate Kirkpatrick, *Devenir Beauvoir, La force de la volonté*.

L'image de Simone de Beauvoir était alors celle, assez partagée au sein même du féminisme, de quelqu'un de mystérieux, plutôt austère et, disons-le, pas très sympathique, mais suscitant tout de même une sincère reconnaissance pour ses engagements. Au fil de toutes les lectures que j'ai reprises m'est finalement apparue une

autre femme, me donnant peu à peu l'impression d'une attitude défensive, très construite, et j'ai alors eu envie d'en savoir plus. Et de lever un coin du voile qu'elle avait si soigneusement tendu, en particulier dans ses derniers écrits sur sa propre vie, *La force de l'âge*, *La force des choses*, et *Tout compte fait*.

Or par ailleurs, ces dernières années, nombre de biographies ont été publiées, dont celle d'une États-Unienne, Deirdre Bair, à la tonalité tout à fait différente, dressant le portrait d'une femme beaucoup plus humaine, voire fragile, pleurant même abondamment ! Cet aspect m'a complètement sidérée, et j'ai alors relu les *Correspondances* sous cet angle, pour constater qu'effectivement elle pleure très souvent, sauf avec Sartre, réputé allergique à ce genre de manifestations dites féminines. Ses correspondances étonnent aussi par un certain sentimentalisme, assumé, de mots amoureux employés, comme « mon mari », en particulier, là encore non pas tant avec Sartre qu'avec ses amours dites contingentes, mais ô combien plus passionnées, avec Bost, pendant une dizaine d'années, puis Algren, l'amant américain ou plus tard, avec Claude Lanzmann. Quelques extraits de lettres non édités mais vendus par ce dernier en 2020 à l'université de Yale, en témoignent : « Je me jette dans tes bras et j'y reste sans fin. Je suis ta femme à jamais » par exemple, en 1953 ; extrait de lettre publié dans *Vanity Fair*, en 2018.

L'autre motivation qui m'a aussi animée a été d'essayer non pas d'établir une « vérité » qui reste toujours incertaine, mais de prendre part au débat actuel sur les fameuses amours contingentes du couple Sartre-Beauvoir, fortement critiqué d'un point de vue éthique, justifié par ailleurs, mais impliquant une certaine injustice. On a en effet pu la voir traitée de rabat-teuse, voire de maquerelle, une maquerelle étant la complice d'un maquereau qui ne devrait pourtant pas pour autant être exempté de quelque abus de pouvoir, alors que Sartre, l'abuseur en question, profite en général d'une extraordinaire indulgence due à l'aura habituelle de la figure du Don Juan.

Simone seule s'en est expliquée : « Il y a une question que nous avons étourdiment esquivée : comment le tiers s'accommoderait-il de notre arrangement ? », avoue-t-elle dans *Tout compte fait*, en 1972. Pour avoir une idée sur cette question, on peut lire Bianca Bienefeld qui, après la lecture des *Lettres à Sartre* et du *Journal de guerre* de Simone de Beauvoir publiés en 1990, publiera en 1993 sous le nom de Bianca Lamblin, *Mémoires d'une jeune fille dérangée*.

Pour dérouler cette histoire en tenant compte de ses multiples contradictions, je m'appuie sur les biographies et témoignages qui ont pu être publiés, sur les nombreuses interviews que Simone de Beauvoir a pu accorder et sur ses écrits autobiographiques déjà cités, auxquels il faut ajouter ses *Cahiers de jeunesse, 1926-1930*, publiés après sa mort. J'ai intégré *Le deuxième sexe* (1949) dans cette historiographie, car c'est bien à ce moment-là que pointe sa première prise de conscience de son statut de femme. Alors qu'elle envisageait d'écrire sa vie sur le modèle de *L'âge d'homme* de Michel Leiris qu'elle admirait beaucoup, c'est Sartre qui l'a incitée à réfléchir sur cette spécificité d'être femme ; question qu'elle va commuer peu à peu en cette étude approfondie que sera *Le deuxième sexe*, dont le titre fut trouvé par Bost.

J'y intègre aussi ses deux romans principaux, basés sur ses expériences personnelles, comme Simone elle-même l'a dit, *L'invitée* (1943) et *Les mandarins* (1954), m'autorisant de Simone de Beauvoir elle-même quand elle évoque, tout à la fin de *La force de l'âge* « l'espèce de dialectique » que les œuvres, quelles qu'elles soient, entretiennent entre elles, pour pouvoir comprendre un auteur.

À ce titre, il est évident que la parole de Françoise de Beauvoir sous ma plume est de loin la plus reconstruite, malgré les nombreux écrits de Simone dans lesquels on peut puiser mais qui filtrent la parole maternelle, dont essentiellement les *Mémoires d'une jeune fille rangée* (1958) et surtout face au fait que l'on ne peut se référer à aucun écrit de Françoise elle-même ; sauf ses lettres, qui ne sont

pas publiées pour l'instant, bien que quelques-unes de ces lettres ont pu être consultées par une de ses biographes, Deirdre Bair, communiquées par la sœur de Simone qui les a trouvées dans les affaires de Françoise après sa mort. Il est néanmoins possible de se référer aussi aux paroles moins filtrées de Simone dans les nombreux entretiens enregistrés qu'elle a accordés à Deirdre Bair, de 1981 à 1986, complétés par des entretiens menés avec sa sœur Hélène et d'autres membres de la famille.

C'est dire combien je ne prétends pas faire la « vraie » histoire du rapport de Simone de Beauvoir à sa mère, pas plus que celle de sa mère à sa fille Simone. Ce n'est que celle, en filigrane, de « ma » Simone, telle qu'elle m'est apparue lors d'une nouvelle lecture, une Simone plus proche, fragile, moins rigide que dans la réputation qu'elle a pu avoir.

Nota Bene

Les citations qui sont tirées des écrits de Simone de Beauvoir sont faites entre « guillemets français » en romain, ainsi que ses paroles quand elles sont rapportées, et les citations des autres auteurs entre « guillemets français » en italique. J'indique l'année de la publication de ces différents écrits, mentionnés en bibliographie, de façon à pouvoir retrouver les citations.